

# Bruno Pellegrino Tortues



**ZOE**

TORTUES

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ZOÉ

*Comme Atlas*, Zoé Poche, 2018  
(première édition, Tind, 2015)

*Là-bas, août est un mois d'automne*, 2018  
Prix des libraires Payot · Prix Alice Rivaz  
Prix Alain-Fournier · Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne  
Prix Écritures & Spiritualités · Prix François Mauriac  
Zoé Poche, 2021

*Dans la ville provisoire*, 2021  
Prix Bibliomedia · Prix Michel Dentan · Prix Paysages écrits

EN COLLECTIF OU CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Avec le collectif AJAR  
*Vivre près des tilleuls*, Flammarion, 2016, J'ai lu, 2018

*Électrocuter une éléphante*, Paulette éditrice, 2017

Avec Aude Seigne et Daniel Vuataz  
*Stand-by*, saisons 1 et 2, Zoé, 2018 et 2019

*Les Mystères de la peur*, La Joie de lire, 2019

Avec Aude Seigne et Daniel Vuataz  
*Terre-des-Fins*, Zoé, 2022

BRUNO PELLEGRINO

TORTUES

**ZOE**

*Les Éditions Zoé remercient le Canton de Vaud et le Service  
des bibliothèques et archives de la Ville de Lausanne  
de leur soutien à la publication de ce livre.*

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2023  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Notter + Vigne

Illustration : © Ezra Sibyl Benisty

ISBN 978-2-88907-108-1

ISBN EPUB 978-2-88907-109-8

ISBN PDFWEB 978-2-88907-110-4

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien  
de la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

Un musée de zoologie, un matin de septembre. Je suis là pour inventorier des animaux empaillés et je me prends d'affection pour le perroquet-hibou, étrange oiseau qui refuse de trancher, menacé d'extinction et classifié comme spécimen rare à sauver en cas d'incendie. Dans la même salle se trouvent des centaines de bêtes, dont un requin et un rhinocéros mais ceux-là, dit le taxidermiste du musée, sont trop lourds pour être transportés en urgence. Si la baraque brûle, ils brûlent avec. Et la tortue, je demande ?

Les dernières années de sa vie, elle était tellement immobile dans son enclos que le personnel du zoo n'a pas noté de changement le jour où elle a arrêté de respirer. Quand le taxidermiste l'a réceptionnée, sa mort remontait à une bonne semaine. Il explique qu'aujourd'hui, la profession s'est spécialisée, tu fais juste les rapaces ou les batraciens, mais à l'époque, on prenait ce qui arrivait. Lémurien, chat domestique, paon, on apprenait sur le tas.

Lui-même n'avait jamais fait de tortue. Le temps qu'il déniché un livre décrivant la procédure, la décomposition du cadavre se poursuivait, l'odeur dans

l'atelier est devenue insoutenable. Le taxidermiste s'est installé dehors, sur la grande place devant le musée. Les gens qui flânaient approchaient de son établi. La difficulté était de découper la carapace sans l'abîmer. Scie, scie sauteuse, disque à métaux, il combinait les outils en cherchant un moyen de caler l'ouverture. Les gens reculaient, une main sur le visage.

La carcasse vidée et nettoyée, restait encore à la rembourrer. Le taxidermiste a pris ce qu'il avait sous la main, ce qui traînait dans ses poches et dans son atelier, ce qui jonchait le sol de la place. Laine de verre, sable, ficelle, papiers d'emballage, reçus de supermarché, billets de bus. Pas très orthodoxe, sourit-il. La tête du restaurateur qui ouvrira la bête dans quelques années.

Je regarde la tortue jusqu'à me convaincre que j'ai surpris un frémissement sous sa peau, un reflet dans son œil. En cas d'incendie, je voudrais qu'on la sauve aussi. Il faudrait la soulever pour voir si c'est faisable.

# 1

## Chez l'écrivaine

La rue était en travaux. Canalisations à l'air libre, façades bardées d'échafaudages, tronçons de trottoir éventré. Comme pour une installation d'art contemporain, une gigantesque bâche enveloppait un bâtiment entier. Je pourrais placer des ouvriers dans ce décor mais mes notes n'en parlent pas, on dirait qu'il n'y a que moi dans cette rue de Genève au début du mois d'août.

Les travaux n'avaient pas atteint l'immeuble de l'écrivaine, pourtant vétuste. J'ai cherché le code dans mon téléphone. La main sur la poignée, je l'ai imaginée, elle, faire ces gestes, traverser le hall en s'arrêtant pour récupérer le courrier dans la boîte aux lettres, emprunter le vieil escalier jusqu'au deuxième étage, sortir sa clé, géométrique et argentée. Elle avait fait blinder la serrure après un cambriolage. Je n'avais jamais eu dans la main une clé d'écrivaine, n'avais jamais pénétré seul dans l'appartement d'une écrivaine, chez elle, entre ses murs.



Il faisait sombre. Je me suis frayé un chemin jusqu'à une fenêtre qui se détachait en lignes de jour dans l'obscurité et j'ai monté les stores. Quand j'y repense, tout me semble voilé d'une clarté grise. Impossible de déterminer si c'était le cas sur le moment – des mois de poussière en suspension – ou si le souvenir s'est terni. Meubles poussés contre les murs, toiles décrochées. Cartons, corbeilles, sacs et boîtes encombraient le sol d'un bout à l'autre de l'appartement.

L'écrivaine était décédée quelques mois plus tôt, au cours de l'hiver. J'avais vingt-six ans et me trouvais à Venise pour y terminer mes études. La nouvelle, qui m'est parvenue avec un léger décalage, m'a attristé. À l'adolescence, ses livres m'avaient passionné. J'aurais aimé en relire un, n'importe lequel, j'y pensais pendant les trajets entre chez moi, les différents palais de l'université, et la librairie où je travaillais les après-midis. Et puis on m'a contacté: il fallait quelqu'un pour classer les papiers de l'écrivaine, ce qui deviendrait son fonds d'archives. Je n'étais pas formé, j'apprendrais sur le tas. Je pouvais commencer cet été à mon retour en Suisse, il n'y avait pas d'urgence.

Dans l'intervalle, un libraire d'occasion était venu évaluer le contenu de la bibliothèque. Les nombreux livres dont il n'avait pas voulu étaient empaquetés, prêts à être débarrassés. Face aux étagères vides, ce premier lundi d'août, j'ai eu l'impression d'arriver trop tard.

En me confiant la clé, la fille de l'écrivaine m'avait informé qu'elle ne pourrait pas être présente aujourd'hui, mais faites comme chez vous. Je me suis

promené dans l'appartement. J'ouvrais un carton, en sortais un bloc-notes, des marque-pages. Il n'y avait pas d'eau au fond de la cuvette des toilettes, j'ai dû tirer la chasse plusieurs fois pour qu'elle se remplisse. Dans le coin cuisine, robinets inversés, le rouge était froid, le chaud était bleu.

À midi, je me suis cuit des pâtes en anticipant ma réaction si l'écrivaine revenait me surprendre. La vaisselle mise à sécher, je suis entré dans sa chambre à coucher, au bout d'un étroit couloir. Sur le lit, ce que j'ai d'abord pris pour un corps inerte, une brassée de vêtements, des robes, des pulls. Le cœur battant, j'ai hésité, me suis assis sur l'autre moitié du lit, vide. Elle n'était pas morte ici, mais à l'hôpital. J'ai basculé en arrière, les pieds au sol, la tête sur le matelas. Petite sieste.

Je n'avais pas vu les travailleuses du sexe, la veille, qui devaient pourtant déjà se trouver le long du trottoir. Ce deuxième matin, plusieurs m'ont souri, d'autres se maquillaient en se regardant dans leur téléphone.

L'appartement, traversant, ne comptait que deux fenêtres. Celle du salon, plein nord, donnait sur la rue en travaux, les voix des ouvriers, des gravats qui dévalaient un boyau dur. Je gardais fermée celle de la chambre à coucher, orientée au sud, parce qu'un bébé pleurait sans interruption, ses cris résonnaient dans la cour intérieure. En guise de bureau, j'ai déplacé une table ovale devant la fenêtre du salon. J'ai rapproché aussi un fauteuil un peu défoncé, mon coin lecture.

Il me semble du moins que c'est ce qui s'est passé, mais cette question du bruit et de la lumière m'a beaucoup préoccupé et je confonds peut-être ce jour avec les suivants.

Les instructions que j'avais reçues se résumaient à une phrase : vous verrez bien comment les choses se présentent. Mon ordinateur ouvert devant moi, j'ai créé un tableau dans lequel j'ai entrepris de détailler la bibliographie de l'écrivaine, les différentes éditions de ses livres, reprises en poche et traductions. Une bonne approche, systématique et rationnelle. Très fastidieuse, aussi. Je m'interrompais souvent pour regarder dehors ou vérifier sur mon téléphone si on ne m'avait pas écrit.

Lorsque j'en avais assez, je fouillais dans les cartons de livres dont le libraire n'avait pas voulu. Ouvrages sur Shakespeare ou l'histoire de l'imprimerie, un guide des chemins de France, des recueils de partitions anciennes, des fac-similés de lexiques. Je trouvais des post-it, des mots griffonnés dans la marge, des billets d'avion pliés en deux, des notes d'hôtel, des fleurs séchées. Je la voyais, elle, en train de compulser ces livres, corner ces pages, peut-être ici même, assise par terre à côté de moi. Je brassais ses papiers et l'écrivaine se matérialisait dans le demi-jour de son appartement.

Je l'avais aperçue dans une librairie, un salon du livre. La dernière fois, à bord d'un bateau, elle se tenait à l'écart, lisait quelque chose sur une tablette

électronique. Ni elle ni moi n'imaginions alors que nos emplois du temps s'accorderaient, qu'elle mourrait quelques mois avant la fin de mes études et qu'on m'engagerait pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Si j'avais su, je serais peut-être allé la saluer.

J'y étais, je m'organisais. J'ai développé des codes couleur avec les chemises en plastique, j'utilisais ses trombones, j'ai rempli un sac entier de carnets vierges. On aurait pu ouvrir une papeterie rien qu'avec son matériel de bureau.

En regroupant dans un coin de la chambre à coucher ses milliers de photographies, négatifs et VHS, je pensais à tout ce qui se trouvait sur mon téléphone, qu'il aurait fallu enfin trier. Il faisait beau, les quelques nuages modifiaient la couleur des diapositives que je regardais en transparence. Dehors, des automobilistes klaxonnaient.

Lorsque je tombais sur l'un des romans de l'écrivaine, je le rangeais dans la bibliothèque, pour en regarnir les rayons. En considérant l'envergure de son œuvre, je me faisais la réflexion, comme si c'était un scoop, que cela ne l'avait pas empêchée de mourir. À la fin, comprenant que la maladie l'emporterait, elle avait dit dommage, elle aurait bien voulu faire un autre livre, juste une chose encore.

J'ai mis en place une zone « coupures de presse » et un espace « correspondance », affecté la moitié du salon aux documents inclassables qui iraient sous « divers ». Je vidais les cartons pour les remplir différemment. Je les étiquetais à l'aide de scotch carrossier et d'un gros marqueur noir puis les empilais en des

lieux stratégiques. Je créais des tas, je réaménageais l'appartement.

Le mois d'août a été très chaud cette année-là. En arrivant le matin, j'ouvrais en grand les deux fenêtres pour faire circuler l'air, je descendais prendre un café sur une terrasse, je remontais, fermais les fenêtres et baissais le store de la chambre à coucher. Le soir, je baissais celui du salon, vérifiais que les lumières et les plaques étaient éteintes et verrouillais la porte blindée. Pendant toute la durée de ce travail, j'ai craint de perdre la clé, trouver l'immeuble en feu ou l'appartement saccagé par des cambrioleurs.

Je ne sais plus très bien aujourd'hui ce que m'évoquait le mot archives avant mon été chez l'écrivaine. Sans doute des souvenirs récents de ma vie d'étudiant, les heures passées dans des salles de consultation à tourner les pages immenses d'anciens journaux. Peut-être aussi, derrière l'idée de vieilleries un peu mortifère, une épaisseur de mystère – la possibilité de trésors enfouis, de secrets de famille, de romans inachevés. Je ne me figurais pas la paperasse infinie, ennuyeuse et souvent triste.

Face à l'ampleur de cette tâche floue, je me suis résolu à envoyer un mail pour poser quelques questions. La réponse, limpide : tout se garde. Il ne faut rien négliger, qui sait ce qui intéressera les gens demain. J'ai rouvert les cartons contenant les classeurs administratifs – relevés bancaires, polices d'assurance, factures et déclarations d'impôts – que je

m'apprêtais à bazarder. Tout se garde, alors j'entrais dans mon inventaire la description de cet agenda noir, vierge à l'exception d'un numéro de téléphone griffonné en travers d'une page. J'ai hésité à appeler.

Elle notait au début d'un calepin qu'elle l'inaugurait pour l'énergie, pour l'élan. Elle se plaignait des feuilles quadrillées, de l'acidité ou de la rugosité de certains papiers, qui lui provoquaient des réactions allergiques. Quelle écriture de cochonne, et pourquoi, en inscrivant la date, ne précisait-elle pas l'année, elle m'aurait simplifié la tâche. Il y avait plusieurs dizaines de carnets, que j'ai survolés afin de les ordonner chronologiquement. Je croisais des fragments très intimes sur ses tristesses, ses doutes, sur son corps et ses habitudes. Même quand la première page portait la prière ou l'injonction de ne pas lire, moi je lisais, je devais.

Pour dissiper un silence parfois pesant, j'écoutais des podcasts. La tête ailleurs, je ne me demandais plus quoi faire des douze photocopies de cette pièce de théâtre jamais représentée (tout se garde).

Un jour à midi, pendant que j'éminçais des échalotes sur le plan de travail de l'écrivaine, une archiviste résumait son métier : permettre à certaines choses d'exister à travers le plus grand nombre d'années possible. Sa tâche principale, expliquait-elle, était de faire le tri. À l'origine, une question de place, on ne pouvait pas pousser les murs. Les Archives nationales de France s'enrichissaient chaque année de plusieurs kilomètres linéaires de documents, il y avait longtemps

que l'hôtel de Soubise, où elles siégeaient depuis Napoléon 1<sup>er</sup>, ne suffisait plus à les contenir. Et si on croyait que la dématérialisation de l'information avait réglé le problème, on se trompait : à peine construit, le nouveau site de Pierrefitte-sur-Seine était déjà trop petit. Les archives se fabriquent, a poursuivi l'archiviste. La trace en soi ne signifie rien, et tout conserver équivaut à ne rien conserver, la masse s'annule sous l'effet de son expansion. Lorsqu'elle réceptionnait un versement, elle évaluait ce qui pourrait avoir un intérêt dans dix, cent ou mille ans. Le reste, elle éliminait. Non, elle ne pouvait jamais être certaine qu'elle ne commettait pas une erreur. Un métier dangereux.

Ce qu'elle décrivait était le contraire de ce qu'on me demandait de faire avec les papiers de l'écrivaine. J'en ai déduit qu'il y avait plusieurs écoles. Mon usage des guillemets, quand je prends des notes, est aléatoire, je ne sais donc pas si ce sont là les mots exacts de l'archiviste mais, les doigts encore humides d'échalotes, j'ai saisi mon téléphone, mis l'émission sur pause et écrit : si fabriquer des archives consiste à en détruire la plus grande partie, alors l'archive n'est pas un moyen de garder la mémoire, mais une méthode pour apprendre à oublier.

Un matin, l'installation d'art contemporain a été démolie, le bâtiment s'est effondré derrière sa gigantesque bâche, dont j'ai compris qu'elle servait à retenir la poussière et les éclats. Des camions ont évacué les décombres, la rue a gagné un carré de ciel.